

familles. L'ouvrier, l'homme pauvre, on le sait, tend à s'élever dans la personne de ses enfants. Cette tendance peut avoir ses égarements et ses dangers, mais on ne saurait nier qu'elle n'ait quelque chose de saint et d'attendrissant. Comment, en effet, ne pas être ému, en voyant un père et une mère pauvres se priver souvent du nécessaire pour faire donner de l'éducation à leurs enfants ! Lorsque Révoil apprenait que les parents de quelques-uns de ses élèves fléchissaient sous le poids de ces pieux sacrifices, il recourait, pour leur venir en aide, sans les blesser, à une ruse touchante. Il envoyait dans la pauvre famille un *compère* pour commander à l'élève un petit tableau qu'il payait avec l'argent de Révoil. De cette manière c'était le fils qui paraissait venir au secours du père et de la mère, et qui commençait ainsi à les récompenser de leurs sacrifices et de leur tendresse, et la main qui donnait restait cachée. C'était Booz, et mieux peut-être ; Booz se gardant bien de donner des gerbes à Noémi, mais ordonnant qu'une ample moisson d'épis fût *oubliée* par les moissonneurs, afin que la glaneuse ne dût ses épis qu'au travail qui les engendrait, et à Dieu qui les avait fait pousser ; à Dieu devant lequel seul, nous pouvons, sans descendre, tendre la main. Touchante et noble charité, qui s'ignore et se suffit, sans même avoir besoin de reconnaissance !

Puis, comme ce n'était pas pour faire de nous des soldats que Révoil avait dépensé tant de soins, de peine, de travail et d'affection, lorsque venait l'heure de la conscription militaire, si le sort frappait quelques-uns de ses élèves les plus aimés, il réussissait presque toujours, à force de démarches et de sollicitations, et grâce à la légitime influence dont il jouissait, à obtenir leur exemption, même sous l'Empire.

Et, quand ensuite nous avons grandi sous lui et par lui,